



PEETERS

---

Interrogation johannique et exégèse de Cana (Jn 2,4)

Author(s): Albert Vanhoye

Source: *Biblica*, Vol. 55, No. 2 (1974), pp. 157-167

Published by: Peeters Publishers

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/42609892>

Accessed: 22-02-2019 15:59 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Peeters Publishers* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Biblica*

## Interrogation johannique et exégèse de Cana (Jn 2,4)

Albert VANHOYE – Rome

---

Une question est une question. Les exégètes l'oublient parfois, trop pressés qu'ils sont d'arriver à des conclusions bien définies. Il est vrai que souvent, par la façon dont elle est formulée dans un texte, la question suggère une réponse déterminée. Même alors, cependant, elle ne peut se confondre avec cette réponse. En tant que question, elle n'affirme rien et reste ouverte à plusieurs possibilités. La tâche de l'exégète ne consiste pas à clore la question, en éliminant toutes les possibilités sauf une, mais bien plutôt à faire percevoir son ouverture et à maintenir l'incertitude qu'elle introduit dans le dialogue.

### 1. Interrogation johannique

Beaucoup plus que d'autres, l'auteur du 4<sup>e</sup> évangile est attentif à ces finesses du langage et il s'entend admirablement à les utiliser. L'interrogation johannique est un art, qui joue un rôle important dans le progrès de la révélation.

Un des aspects de « l'ironie » johannique consiste précisément à faire exprimer des questions qui ne reçoivent pas la réponse attendue. C'est ainsi, par exemple, que la Samaritaine pose à Jésus une question qui, dans sa pensée, ne peut avoir qu'une réponse négative: « Serais tu plus grand que notre père Jacob...? » (4,12). Mais elle se trompe et la réponse de Jésus ne va pas dans le sens qu'elle attendait (4,13-14). Une surprise du même genre est réservée aux Juifs, lorsqu'ils interrogent Jésus sur sa situation par rapport à Abraham (8,53.57), ou aux disciples, lorsqu'ils s'enquière de la culpabilité de l'aveugle-né (9,2).

Dans d'autres textes, la question posée admet en même temps plusieurs réponses différentes. On retrouve alors, sous une forme raffinée, la technique du double sens, souvent employée par l'évangéliste<sup>(1)</sup>.

(1) Cf. D. W. WEAD, *The Literary Devices in John's Gospel* (Basel 1970) ch. 3, « The Double Meaning », pp. 30-70. L'auteur étudie de nom-

C'est le cas en 7,35. Une déclaration énigmatique de Jésus sur son prochain « départ » provoque de la part des Juifs une interrogation: « Va-t-il s'en aller dans la diaspora des Grecs et instruire les Grecs? » L'évangéliste a soin de laisser la question en suspens. La réponse, en effet, doit être à la fois négative et positive. Négative, car le « départ » que Jésus annonce ne sera pas un voyage à l'étranger; Jésus n'ira pas matériellement en pays grec. Son « départ » consistera à « passer de ce monde à son Père » (13,1; 16,28) par une mort glorifiante. A un autre niveau pourtant, la réponse doit être positive, comme on peut le comprendre en lisant l'autre passage du 4<sup>e</sup> évangile où il est question des Grecs (1). C'est bien en acceptant de partir, c'est-à-dire de mourir, que Jésus atteindra le monde grec (cf. 12,21-24). Elevé de terre, il attirera tous les hommes à lui (12,32). Les chrétiens pour qui fut écrit l'évangile savaient que désormais Jésus « instruisait les Grecs » (2), grâce à son « départ ».

Au chapitre suivant (8,22), la même technique est employée pour apporter une nouvelle lumière sur le « départ » de Jésus. Cette fois, les Juifs pressentent qu'il peut s'agir d'un départ vers l'au-delà et ils se posent la question: « Est-ce qu'il se tuera lui-même? » De nouveau l'évangéliste laisse la question en suspens, car de nouveau, paradoxalement, la réponse est à la fois non et oui. Au sens ordinaire des termes, la réponse est non; Jésus n'a nullement l'intention de se donner la mort; ce sont ses ennemis qui le feront mourir. Néanmoins, à un niveau plus profond, la réponse est oui: la mort de Jésus est une mort pleinement volontaire, comme il le dira lui-même: « Je dépose ma vie... on ne me la prend pas, mais c'est moi qui la dépose de moi-même... » (10,17-18) (3). Seule, une interrogation sans réponse pouvait exprimer correctement cette ouverture du sens.

---

breux cas (ἔνωθεν en Jn 3,3; ὑποῦν en 3,14; 8,28; 12,32.34; etc.), mais il n'étend pas son étude aux interrogations johanniques.

(1) Jn 12,20-32. Les « Grecs » ne sont mentionnés que ces deux fois dans le 4<sup>e</sup> évangile. Le mot Ἕθνη, au pluriel, n'y est jamais employé.

(2) Cette observation est faite par les commentateurs, mais souvent de façon peu satisfaisante. R. BROWN, par exemple, dit de la phrase des Juifs en 7,35: « ironically they have spoken the truth » (*The Gospel according to John* (I-XII) [AB 29; Garden City, New York 1966] I, 318). En réalité les Juifs n'ont pas « dit la vérité »; ils ont posé une question et l'évangéliste laisse la question ouverte, parce que la réponse est à la fois négative et positive.

(3) Cf. R. BROWN, *John*, 349.

## 2. La question de l'heure de Jésus en Jn 2,4

Ces observations sur l'interrogation johannique sont susceptibles d'éclairer le texte difficile de Jn 2,4. Les paroles de Jésus à sa mère provoquent, on le sait, des discussions indéfinies. Le point le plus épineux est celui qui concerne « l'heure » de Jésus. Faut-il dire qu'à Cana, l'heure de Jésus est arrivée ou qu'elle n'est pas arrivée? Comment dire qu'elle n'est pas arrivée, alors que l'évangéliste proclame que Jésus, ce jour-là, « a manifesté sa gloire » (2,11)? Comment dire qu'elle est arrivée, alors que dans la suite de l'évangile l'heure de Jésus est toujours celle de sa passion?

Un élément du problème est d'ordre grammatical: il faut décider si la proposition οὐπω ἤκει ἡ ὥρα μου est une énonciative ou une interrogative. Doit-elle se traduire: « Mon heure n'est pas encore venue », ou bien: « Mon heure n'est-elle pas encore venue? »?

Plusieurs exégètes modernes ont remis en honneur l'interprétation interrogative, attestée déjà dans l'antiquité <sup>(1)</sup>, mais celle-ci n'est pas acceptée dans les deux commentaires les plus importants parus ces dernières années <sup>(2)</sup>. Leurs auteurs reconnaissent, cependant, qu'il s'agit d'une véritable possibilité grammaticale <sup>(3)</sup>. Il faut dire plus et parler de probabilité. M. E. Boismard a observé que lorsqu'elle est précédée d'une interrogation, une phrase commençant par οὐπω est

<sup>(1)</sup> H. SEEMANN, « Aufgehellte Bibelstellen », dans *Benediktinische Monatschrift* 28 (1952) 231; A. KURFESS, « Zu Joh. 2,4 », dans *ZNW* 44 (1952-1953) 257; M. E. BOISMARD, « Bulletin », dans *RB* 61 (1954) 295; J. MICHL, « Bemerkungen zu Joh. 2,4 », dans *Bib* 36 (1955) 492-509; M. E. BOISMARD, *Du Baptême à Cana* (Paris 1956) 154-159. Les contributions les plus importantes sont celles de J. Michl et de M. E. Boismard. On y trouvera les témoignages anciens: Diatessaron de Tatien, selon la version arabe; GRÉGOIRE DE NYSSE (?), *Hom. sur 1 Co 15,28* (PG 44, 1308 D); une attestation dans Ephrem.

<sup>(2)</sup> R. BROWN, *John*, 99; R. SCHNACKENBURG, *Das Johannesevangelium*, (HThK; Freiburg-Basel-Wien 1965) I. Teil, 333-334. Par contre, un commentaire de dimensions plus modestes opte pour l'interrogation: B. SCHWANK, *Das Johannesevangelium* (Die Welt der Bibel; Düsseldorf 1966), I. Teil, 103-104. C'était déjà l'opinion de J. KNABENBAUER, *Evangelium secundum Johannem* (Cursus Script. Sacrae; Paris 1898) 120 et de A. DURAND, *Évangile selon S. Jean* (Verbum Salutis; Paris 1930) 57-58.

<sup>(3)</sup> R. BROWN, *John*, 99; R. SCHNACKENBURG, *Das Johannesevangelium*, 334.

elle-même interrogative dans le N.T. (Mt 16,9; Mc 4,40 *v. l.*; 8,17) <sup>(1)</sup>. Or la phrase de Jn 2,4 vient après une première interrogation. R. Brown objecte que le mot οὐπω se présente 12 fois dans Jn et qu'il se trouve toujours dans des propositions énonciatives. A cette objection il faut répondre que la construction de Jn 2,4 est différente des onze autres, non seulement parce qu'elle est la seule à suivre une proposition interrogative, mais aussi parce qu'elle est la seule qui soit privée de toute particule de liaison; ailleurs on a οὐπω γάρ (3,24; 7,39; 20,17), οὐπω δέ (11,30) καὶ οὐπω (6,17) ou bien οὐπω à l'intérieur de la phrase (7,6.8.30.39b; 8,20.57). En Jn 2,4 on a un οὐπω initial asyndétique. Par ces deux particularités, la construction de Jn 2,4 correspond exactement à celle des textes interrogatifs de Mt et Mc. Grammaticalement, c'est à ces textes qu'il convient de l'assimiler et non pas aux constructions de Jn 7,30 et 8,20 qui, quoi qu'en dise R. Brown, ne sont nullement "very similar". En 7,30 et 8,20 l'adverbe οὐπω se trouve dans une proposition subordonnée introduite par ὅτι, ce qui constitue une grande différence avec 2,4. Si l'évangéliste avait voulu en 2,4 exprimer clairement une énonciation négative, il avait un moyen très simple; il lui suffisait d'utiliser la même construction qu'en 7,6, c'est-à-dire de placer l'adverbe à l'intérieur de la proposition (ὁ καιρὸς ὁ ἐμὸς οὐπω πάρεστιν). Qu'il ne l'ait pas fait est un indice en faveur du sens interrogatif, dont la construction choisie est l'expression normale. Du point de vue grammatical, l'interprétation interrogative mérite donc la préférence.

La mérite-t-elle aussi pour son accord avec les exigences du contexte? Ce point est évidemment plus important. Il est aussi moins simple à décider, car Jésus dans le 4<sup>e</sup> évangile a l'habitude de s'exprimer de façon énigmatique, comme il le dit lui-même en 16,25, et d'autre part, lorsqu'on parle des exigences du contexte, il y a lieu de considérer celles du contexte immédiat de l'épisode et celles du contexte général de l'évangile. Elles ne concordent pas nécessairement; une tension peut exister entre elles.

Effectivement, dans le cas qui nous occupe, une tension est perceptible et nous l'avons déjà exprimée sommairement. Le contexte immédiat affirme que Jésus à Cana « a manifesté sa gloire » (2,11), ce qui fait conclure que « son heure » est alors arrivée. Si on choisit pour 2,4 l'interprétation négative: « mon heure n'est pas encore venue »,

<sup>(1)</sup> M. E. BOISMARD, *Du Baptême à Cana*, 156. Dans l'A.T. grec, οὐπω ne se rencontre jamais après une proposition interrogative.

on se heurte à des difficultés dont on ne se débarrasse qu'à l'aide d'expédients. J. Michl l'a bien montré <sup>(1)</sup>: on nous dispensera de répéter son argumentation.

Par contre, le contexte général de l'évangile semble exiger l'énonciation négative, car l'heure de Jésus y apparaît comme celle de sa mort glorifiante, et le temps de la vie publique y est à plusieurs reprises défini comme un temps où son heure n'était pas encore venue (7,6.8.30; 8,20).

La situation semble inextricable <sup>(2)</sup>. Mais c'est ici qu'il importe de voir avec précision les données du problème dans le texte lui-même. Les exégètes raisonnent comme s'ils avaient à choisir en 2,4 entre une interprétation négative et une interprétation positive. Ils considèrent, en effet, que l'interrogation équivaut à une affirmation. Brown parle d'une « affirmative interrogative » (p. 99), et Schnackenburg dit expressément: « Der Sinn ist dann: Was willst du von mir? Meine Stunde ist doch schon gekommen » (p. 334). C'est là, à mon avis, fausser le problème et se fermer le chemin de la solution.

Entendons-nous bien. Je ne conteste nullement que, comprise de manière interrogative, la phrase de Jésus: « Mon heure n'est-elle pas encore venue? » suggère une réponse affirmative. Mais je rappelle que, spécialement pour Jean, une question reste une question et laisse ouvertes diverses possibilités de réponses, attendues ou inattendues, superficielles ou plus profondes.

C'est cette ouverture du sens qui constitue l'argument le plus fort pour l'interprétation interrogative de 2,4, car elle est seule en mesure de répondre aux diverses exigences du contexte. En suggérant une réponse positive, la question: « Mon heure n'est-elle pas venue? » s'adapte parfaitement au contexte immédiat. Cana est, en un sens, l'heure de Jésus, l'heure où il se met à accomplir avec pleine autorité l'œuvre qui lui a été confiée, l'heure où il manifeste sa gloire.

<sup>(1)</sup> J. MICHL, « Bemerkungen », *Bib* 36 (1955) 503-504.

<sup>(2)</sup> Un auteur estime que la seule solution consiste à admettre à la fois deux lectures différentes de la phrase, qui seraient voulues l'une et l'autre par S. Jean: l'une comme une interrogation et l'autre comme une énonciation. C. P. CEROKE, « The Problem of Ambiguity in John 2,4 », dans *CBQ* 21 (1959) 316-340 (voir pp. 327-330). Solution qui n'en est pas une, car il est impossible qu'une même phrase en même temps soit et ne soit pas interrogative. On comprend que cette solution de désespoir n'ait pas été retenue.

Mais en restant interrogative et en s'abstenant donc d'aller jusqu'à l'affirmation, la formulation choisie évite le heurt possible avec la suite de l'évangile. Elle laisse place à une interprétation plus profonde de l'heure de Jésus, dont Cana n'est qu'un premier signe (cf. 2,11). C'est seulement lorsque se déclenche la passion glorifiante que l'évangéliste pourra dire positivement que Jésus « avait conscience que son heure était venue » (13,1). Jésus lui-même proclamera alors que « l'heure est venue » de sa glorification (12,23; 17,1) <sup>(1)</sup> et que « maintenant le Fils de l'homme est glorifié » (13,31).

Ainsi donc, l'interprétation interrogative de la phrase sur l'heure se révèle être la seule qui convienne exactement aux exigences du contexte, à condition que soit fidèlement respecté son caractère d'interrogation johannique. Préférable du point de vue grammatical, cette construction permet aussi une exégèse plus entièrement satisfaisante.

### 3. La mise en question de Jn 2,4a

Pour compléter l'examen du problème, un regard sur la proposition précédente ne manque sans doute pas d'utilité. En un sens, son cas est moins compliqué, car la grammaire ne laisse ici aucune hésitation: il s'agit d'une proposition interrogative, dont la traduction littérale est: « Quoi à moi et à toi, femme? »

Mais de nouveau, lorsqu'on parcourt les commentaires, on s'aperçoit que les exégètes n'acceptent pas facilement qu'une question soit une question. Souvent leurs efforts tendent à transformer la question de 2,4a en énonciation. Le grand problème est alors de déterminer si la phrase peut s'interpréter dans un sens favorable, ou s'il faut y voir un refus opposé par Jésus à sa mère, ou même un reproche qu'il lui adresse. C'est là, encore une fois, aller au-delà du texte et ne pas respecter l'interrogation johannique. Une question n'est pas un refus; une question n'est pas un reproche.

S'il veut commenter rigoureusement le texte, l'exégète doit avant tout conserver à la question sa nature de question, et son effort doit

<sup>(1)</sup> En ces textes, Jésus ne dit cependant pas « mon heure ». Cette expression, qu'on lit en 2,4, est unique dans le N.T. Le verbe *ἦκει* de 2,4, dont le sens est plus statique que *ἔρχομαι*, constitue lui aussi une particularité qui invite à ne pas confondre trop vite cette parole de Jésus avec d'autres expressions du même genre.

viser à préciser le point d'application de l'interrogation. L'examen des textes parallèles montre que l'expression utilisée par Jésus concerne la relation entre deux personnes. Dire à quelqu'un: « Quoi à moi et à toi? » c'est poser une question sur la relation qui existe entre « moi » et « toi ». La traduction la plus exacte serait: « Quelle relation y a-t-il entre moi et toi? » Parce qu'elle est en elle-même très vague, cette question peut s'appliquer à toutes sortes de situations. Si on voulait la préciser par une seconde question, il faudrait dire dans certains cas: « Y a-t-il quelque chose qui nous unit? » (Jos 22,24-25), mais dans d'autres cas il faudrait dire tout au contraire: « Y a-t-il quelque chose qui nous oppose? » (Jg 11,12); dans d'autres cas encore, on pourrait dire: « Quel genre de relations y a-t-il entre moi et toi? Es-tu mon ami ou mon ennemi? » (1 R 17,18).

La façon de poser la question suggère une certaine réponse. Mais la réponse effective ne coïncide pas nécessairement avec la réponse suggérée. En Jos 22,24-25 la réponse suggérée est qu'il n'y a rien qui unit les tribus transjordanienne et Yahweh: « Vous n'avez aucune part sur Yahweh » (22,25.27). Mais la réponse effective est inverse: « Nous célébrons le culte de Yahweh » (22,27). En Jg 11,12 la réponse suggérée est qu'il n'y a rien qui oppose Jephthé et le roi des Ammonites, aucun motif de guerre, mais la réponse donnée est inverse: le roi des Ammonites estime avoir des griefs contre Israël (11,13). En 1 R 17,18 la réponse suggérée est que la relation établie entre la veuve et le prophète est d'un genre funeste: « C'est pour rappeler mes fautes et faire mourir mon fils que tu es venu chez moi », mais Elie, en ressuscitant l'enfant, montre qu'il s'agit au contraire d'une relation bienfaisante.

A Cana, il faut donc dire que Jésus pose une question sur la relation qui existe entre lui et sa mère. Le contexte fait comprendre qu'à proprement parler, Jésus *met en question* la relation qui jusque-là l'unissait à sa mère. Il suggère qu'un changement doit intervenir. En effet, il ne l'appelle plus « mère », mais dit: « Quelle relation y a-t-il entre moi et toi, *femme*? » Sans avoir rien d'offensant, on le sait, l'appellation montre cependant que Jésus ne se situe plus par rapport à Marie sur un plan familial.

La phrase qui suit, comprise comme nous l'avons expliquée ci-dessus, s'insère exactement dans cette perspective. Elle oppose implicitement l'heure de Jésus au temps, désormais révolu, de la relation familiale. L'expression « *mon* heure », — qui est unique, rappelons-le, dans le 4<sup>e</sup> évangile, — fait contraste avec le « moi et toi »

de la question précédente; l'opposition est particulièrement appuyée dans le texte grec, qui utilise le pronom et le met en fin de phrase: « *Quoi à moi et à toi, femme? N'est-elle pas encore venue, l'heure de moi?* »

Plus d'un exégète a déjà noté l'accord parfait de cette réaction de Jésus avec celles qui sont rapportées par les évangiles synoptiques. Déjà l'anticipation prophétique de Lc 2,41-50 constituait de la part de Jésus une mise en question de ses relations familiales (2,49). Le récit de Mc 3,31-35 et par. est plus instructif encore, car il montre clairement la position prise au temps du ministère; de nouveau Jésus met en question ses liens familiaux: « *Qui est ma mère et qui sont mes frères?* » En Lc 11,27-28 la réponse opposée au cri enthousiaste d'une femme va exactement dans le même sens. Bref, il s'agit d'une donnée très ferme de la tradition évangélique. On ne saurait s'étonner d'en trouver un témoignage dans S. Jean, car le 4<sup>e</sup> évangile insiste plus que les autres sur l'initiative de Jésus et sur son indépendance par rapport à toute influence humaine.

La piété et l'exégèse ont beaucoup « psychologisé » le récit de Cana. Il est difficile assurément de s'en tenir à la sobriété évangélique. Cependant c'est bien la voie la plus sûre si l'on veut éviter de faux problèmes.

Dans le texte que S. Jean nous offre, on ne peut dire qu'il y ait un refus de Jésus, car Marie ne demande rien. On ne peut dire non plus qu'il y ait un reproche. Il y a une mise en question qui porte sur un certain niveau de relation. Pour y voir un reproche infligé à Marie, il faudrait supposer que c'était à Marie de prendre l'initiative de cette mise en question. Mais la circonstance exigeait précisément le contraire: c'était à Jésus que l'initiative devait appartenir désormais. C'était donc lui qui devait prendre l'initiative en ce moment; sinon, le problème n'aurait fait que reculer. La logique de la situation demandait donc que Marie ait son comportement habituel de mère et que Jésus réagisse d'une manière insolite, rompant le cours ordinaire des choses et leur imposant une nouvelle orientation. C'est bien ce qui se produit à Cana.

Nous venons de parler de rupture. Faut-il dire que la question de Jésus constitue une rupture entre lui et sa mère? Certes, l'expression utilisée suggère habituellement une réponse négative: « *Il n'y a pas de relation entre moi et toi* ». Mais, nous l'avons vu, une réponse suggérée n'est pas une réponse donnée. Or, ici comme dans les textes johanniques étudiés plus haut, aucune réponse n'est donnée. Littérai-

rement, la question reste ouverte. A en juger d'après la manière de Jean, la réponse pourra être à la fois négative et positive.

En fait le comportement même de Marie confirme ce pronostic. On peut, en effet, y observer deux aspects. D'une part, après les paroles de son fils, Marie renonce à s'adresser à lui. Elle n'exerce plus sur lui son influence. Elle ne s'accroche pas à son rôle de mère. La relation antérieure est abolie. C'est l'aspect négatif.

Est-ce à dire que toute relation est coupée? Non pas. Marie ne s'enferme nullement dans une attitude négative vis-à-vis de Jésus. Elle s'adresse, en effet, aux serviteurs et les invite à faire tout ce que dira Jésus. Elle reprend à son compte la parole de Gn 41,55 par laquelle le Pharaon reconnaissait que toute l'autorité était désormais entre les mains de Joseph, seul capable de nourrir le peuple: « Quoi qu'il vous dise, faites-le » (Jn 2,5). C'est ainsi que Marie, entièrement docile à l'orientation suggérée par Jésus, opère une sorte de conversion <sup>(1)</sup>. Elle quitte le niveau ancien de ses relations avec son fils, pour s'établir à un niveau différent, extrêmement positif. Son influence ne s'exerce plus sur Jésus, mais elle s'exerce au service de Jésus. La question de Jésus: « Quelle relation y a-t-il entre moi et toi? » obtient donc une double réponse: la relation ancienne est abolie; une relation nouvelle est établie <sup>(2)</sup>. Cela correspond bien à la manière de Dieu, qui n'abolit que pour accomplir.

Comparé à la tradition synoptique, l'apport du 4<sup>e</sup> évangile se révèle ici notablement plus riche. Les synoptiques exprimaient la position prise par Jésus au sujet de ses liens familiaux, mais ils ne disaient rien de la façon dont Marie avait réagi. S. Jean comble cette lacune, en nous révélant la disponibilité magnifique de la mère de Jésus. Non seulement elle consent elle-même au renoncement imposé,

<sup>(1)</sup> Ici aussi, faute d'avoir saisi le sens précis de la question et son ouverture, les commentateurs se perdent dans de faux problèmes. Beaucoup « psychologisent » de nouveau, de façon plus ou moins fantaisiste, R. BROWN estime que « Mary's persistence in face of refusal is a difficulty » (*John*, 102). A voir le texte de près, on ne trouve ni « refusal », ni « Mary's persistence ».

<sup>(2)</sup> Le changement opéré se reflète dans une inversion d'ordre qu'on peut remarquer entre 2,1-2 et 2,11-12. Au début, la mère de Jésus est nommée seule la première (2,1) et sa présence à Cana entraîne celle de « Jésus aussi » (2,2). A la fin, au contraire, c'est Jésus qui est nommé seul d'abord (2,11) et lorsqu'il change de lieu de séjour, sa mère est dans son sillage (2,12).

mais elle dispose les autres à une entière docilité. En cela, elle passe de son rôle de mère de Jésus selon la chair à celui de mère spirituelle des fidèles.

Pour interpréter correctement le texte, il importe donc, ici aussi, de respecter l'interrogation johannique et de lui laisser son ouverture. Cette ouverture, remarquons-le, va au-delà des divers aspects de l'épisode lui-même. Liée dans le texte au problème de l'heure de Jésus, la question du rapport entre Jésus et sa mère reste ouverte jusqu'à l'accomplissement de l'heure. La réponse donnée à Cana est seulement un début de réponse, parce que Cana, nous l'avons dit, n'est l'heure de Jésus qu'en un sens initial. L'heure au sens plein étant celle de la passion glorifiante, c'est à cette heure-là que la question se reposera de manière plus radicale. De fait, « la mère de Jésus » reparaît alors, — et alors seulement, — dans le 4<sup>e</sup> évangile (19,25-27). Au moment de sa mort, Jésus de nouveau s'adresse à sa mère. Qu'un rapport étroit existe entre la scène de Cana et celle du Calvaire, les commentateurs l'ont reconnu depuis longtemps. Mais faute d'avoir bien perçu l'ouverture de l'interrogation johannique en 2,4, ils n'arrivent guère à déterminer la nature de ce rapport. Certains veulent voir un contraste entre Cana et le Calvaire <sup>(1)</sup>. En réalité, on retrouve au Calvaire la même question qu'à Cana, celle de la relation entre Jésus et sa mère, et elle est exprimée par la même opposition verbale entre « mère » et « femme ». Au Calvaire comme à Cana, la relation de la mère et du fils est soumise à une exigence de transformation, dont Jésus prend l'initiative. La mère de Jésus doit consentir à une rupture et à un changement. Sa maternité physique est abolie, non seulement en paroles, mais de façon terriblement réaliste: par la mort de son fils. Une maternité d'un autre genre lui est substituée: Marie n'est plus la mère de Jésus, elle devient la mère du disciple. Il n'y a pas pour autant rupture complète entre elle et Jésus, car c'est de Jésus mourant qu'elle reçoit cet autre fils, c'est Jésus mourant qui lui donne à elle-même son nouvel être. Une relation nouvelle est ainsi établie entre Jésus et elle. Jusqu'alors, elle était la mère dont il était issu. Maintenant, c'est bien plutôt elle qui est issue de lui. Il ne la nomme plus « mère », mais il l'appelle « femme ». On peut songer au texte de la

<sup>(1)</sup> C'est le cas, en particulier, de F. M. BRAUN, *La Mère des Fidèles. Essai de Théologie johannique* (Paris-Tournai 1953) et de P. GAECHTER, *Maria im Erdenleben* (Innsbruck-Wien 1953). Leur opinion est critiquée à juste titre par M. E. BOISMARD dans *RB* 61 (1954) 294.

Genèse: « Celle-ci s'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme » (Gn 2,23). Il est difficile d'imaginer un changement plus radical de relation.

Qu'il nous soit permis en terminant d'ajouter que la question du changement de relation dépasse de beaucoup le cas individuel de Marie. C'est, en fait, toute l'histoire du peuple de Dieu qui est impliquée dans cette problématique. Dans sa maternité physique, la mère de Jésus résume et représente le peuple dont le Christ est issu <sup>(1)</sup>. Pour que le dessein de Dieu s'accomplisse, il faut que la maternité physique soit dépassée, il faut que les relations entre Jésus et son peuple changent de niveau. Jésus ne peut rester dépendant de son peuple. C'est son peuple qui doit accepter de dépendre de lui. C'est donc au peuple entier que s'adressent les questions de Cana: « Quelle relation y a-t-il entre moi et toi? Mon heure n'est-elle pas encore venue? » Lorsque vient l'heure de Jésus, le peuple qui a donné le jour au Messie doit se renoncer à soi-même pour qu'apparaisse, dans la docilité de la foi, l'Église, mère des fidèles.

(1) C'est aussi ce que remarque C. P. CEROKE dans l'article cité ci-dessus (p. 161, n. 2): Marie est « the representative of Israel » (p. 338).